Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 4 (1901)
Heft: 190

Artikel: Hygiène pratique
Autor: D'Anjou, Renée
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-285513

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Lémann, qui était là, s'est sauvé, sans quoi on l'aurait mis en morceaux. Quelle honte ! quelle confusion pour un général ! Quel changement ! Tous ceux qui étaient aux arrêts ont été relâchés le vendredi 11 janvier. (*)

Les grands chanoines d'Arlesheim, enfermés au château de Porrentruy, sont arrivés à Delémont vers les sept heures du soir, bien aises d'être libres. A ce qu'on dit, ils n'étaient pas trop bien traités. On ne les avait pas mis dans des chambres comme on le disait. Ils étaient dans des prisons, on les a bien maltraités. Ils ont couché à Delémont et le lendemain, vers les 10 heures du matin, ils sont partis pour Arlesheim.

Enfin voilà le train, tantôt blanc, tantôt noir ! On ne sait comment parler, on s'évite l'un l'autre. Plus de sociétés amicales, plus de confiance. On a presque peur de son ombre et il faut être bien sur ses gardes lorsqu'on parle avec quelqu'un. Le moins de rapport est le meilleur.

Le 11 janvier, on a nommé deux députés pour aller à St-Ursanne et deux pour Laufon, afin que ces villes se joignent à Delémont pour aller trouver le général et lui demander de prolonger le temps de former nos assemblées primaires etc... et aussi l'élargissement de tous ceux qui étaient aux arrêts pour la première proclamation. Mais tous ceux-ci ont été libérés avant l'arrivée de nos députés à Porrentruy.

Publication de la deuxième proclamation le dimanche après l'office 13 janvier 1793. Elle porte entre autres choses, que partout ici, il y aura des troupes françaises, les commandants des différents endroits, mettront en séquestre tous les bien des corps, tant du clergé que des laïques, et tous corps supprimés ; abolition de tous les impôts quelqu'ils soient, la dîme, féodalités, banalités, droit de chasse etc... Le citoyen Michaud, commandant à Delémont, s'est emparé des biens de la ville, des différentes recettes.

Il n'a rien trouvé au Chapitre de Moutier-Grandval, parceque les chanoines avaient réfugié leurs biens à Soleure. La ville n'a rien pu sauver.

(A suivre).

(*) Ils avaient été conduits au château de Porrentruy, le 24 décembre 1792. Arrivés à midi dans cette ville on les a fait marcher lentement au château. Les honnêtes gens avaient fermé leurs fenêtres ; la canaille les insultait, et criait qu'il fallait les pendre. On les a mis dans des cachots, couchés sur la paille, les chaînes et les menottes à côté d'eux. Il se sont plaint beaucoup de Cordier, l'officier des dragons. Toutefois l'évêque de Paris, Gobel, avait obtenu qu'ils fussent mieux logés et mieux nourris.

---

endormi. Durant son passage sur la terre, Yvan de Ruloff avait été si simple et si grand ! Il avait passé répandant partout son charme et son sourire ; aussi laisserait-il, dans le cœur de ceux qui l'avaient aimé, un sillon lumineux, dont la trace ne pourrait s'éteindre.

C'était toujours dans la chambre mortuaire, le grand silence de la mort. Pas un bruit, pas un souffle. A la clarté des cierges, la mère et la petite amie priaient, l'âme en détresse. Le chagrin les serrait au cœur d'une telle étreinte qu'elles se demandaient comment elles pourraient y résister. Marie-Alice avait cessé de prier. Sans que la religieuse, qui veillait avec elle, pût l'en empêcher, elle avait pris, dans les siennes, la main glacée de son fils, et la serrant étroitement, elle ne savait plus que répéter :

— Mon pauvre enfant... tu as trop souffert... mais tu ne souffres plus.. Tout est fini...

Alba continuait le douloureux gémissement.

— Oh ! mon Dieu, nous nous aimions trop tous les deux... on devrait partir le même jour quand on s'aime ainsi !

On dut les emmener ; elles étaient trop violemment étreintes par la douleur. Elles cessaient d'être raisonnables. La nuit venait ; une ombre croissante envahissait la chambre, où bientôt les flammes brillèrent comme des étoiles.

Sans savoir comment, tant sa pensée était absorbée, Alba se trouva dans le petit jardin où, la veille encore Yvan était descendu étouffant de fatigue, de chagrin, ayant besoin d'air. Là, il s'était consolé ; il avait repris courage en regardant le ciel étoilé. Pour elle la vue d'en haut ne lui suffisait pas encore.

Dieu ! que ce petit jardin lui avait paru un coin charmant lorqu'au retour de la Grotte, elle s'y était trouvée avec Yvan. Les mêmes fleurs s'y épanouissaient ; les mêmes arbres y jetaient leur ombre ; les mêmes roses embaumaient ! et, là-bas, une procession aux flambeaux serpentait, comme la veille, aux pieds de la Basilique, montait les rampes, formait le même océan de feu, chantait le même cantique :

« AVE MARIA. »

(La suite prochainement.)

HYGIÈNE PRATIQUE

LES DENTS

Les dents sont ornement et utilité. Ornement parce qu'elles donnent au sourire le charme et à la prononciation la clarté, car certaines consonnes, appelées dentales, ne peuvent être articulées nettement quand l'air s'échappe par les vides de la mâchoire. Ce sont : C. D. L. N. T. Z.

Elles sont utilité parce qu'elles favorisent la digestion et épargnent à l'estomac une partie de son travail.

Les dents saines sont l'indice d'une bonne santé, même, plus d'une belle humeur parce qu'elles démontrent un excellent estomac, or l'estomac est le baromètre de la gaîté. Il rend morose ou joyeux suivant l'état normal ou troublé de ses fonctions.

En notre organisme tout s'enchaîne et agit l'un par l'autre avec une suite régulière, la moindre déviation à l'ordre hiérarchique — le mot n'est pas impropre — amène le déséquilibre des fonctions vitales. Les dents bien rangées sont, d'après les physionomistes, indice d'ordre et de bon caractère ; ils ne craignent pas d'ajouter : « méfiez-vous des gens dont le sourire montre une bouche mal meublée, en désarroi, dont l'haleine par suite est impure. Il est donc de première nécessité pour soi, d'abord, et pour les autres ensuite, de veiller à la conservation et à l'éclat de cet écrin naturel qu'est la bouche.

De tout temps les humains eurent le souci de leurs dents et se firent une idée plus ou moins harmonieuse de la beauté en remplaçant les absentes par de petits blocs d'or. Ceci était d'usage courant à Java et à Sumatra. Récemment n'eut-on pas l'idée d'y enchassser de petits diamants pour illuminer le sourire. Chez les Arabes, les défenses des éléphants, des vaches marines, des hippopotames étaient les principales substances servant à la prothèse dentaire.

En France, au début du XVIII siècle, Pierre Fauchard est le premier qui éleva à la hauteur de l'art le travail du dentiste. Il dit avec justesse : « La formation des dents est le seul travail de la nature, mais leur conservation dépend des soins de l'hygiène. » Ce même thérapeute conseillait pour combler les vides des gencives d'employer les dents humaines de préférence aux autres matières, parce que l'émail qui les recouvre est extrêmement durable en face de l'usure et de la destruction auxquelles leur fonction les prédispose. Mais les dents humaines où les prendre ? où les acheter ? quel malheureux vendra ses dents saines ? — C'est bien horrible à songer.

A ce sujet j'ai lu quelque part une petite anecdote — plutôt légende je crois :

Un riche colon d'Amérique — il devait être esclavagiste — perdit ses dents à la suite d'une maladie. Sans vergogne il fait enlever toutes les siennes à un nègre possesseur d'un superbe râtelier, et les fait implanter dans ses propres gencives. Les dents se greffent mais refusent de broyer les alimets délicats et choisis par leur nouveau propriétaire, tandis qu'elles dévorent avec entrain les viandes et les poissons crus.

Aujourd'hui on se sert de kaolin coloré avec les oxydes d'or, d'argent, de zinc, de platine. Le mieux est de garder son bien personnel, de l'entretenir et de l'obliger à durer autant que soi.

La propreté extrême est le premier principe de conservation : Ne pas laisser s'accumuler le tartre ni la substance verte qui souvent s'étale autour des gencives. L'emploi — maintenant répudié — des rince-bouche avait du bon ; mais sans faire à table ce barbotage peu ragoûtant, ne peut-on, après les repas, passer dans son cabinet de toilette et procéder à un rinçage rapide et indispensable. Il enlève les impuretés laissées par les aliments, souvent corrosifs, il évite le danger de corruption des matières entrées dans les interstices des molaires, et amenant par suite la carrie et la fétidité de l'haleine : deux choses épouvantables, l'une comme souffrance, l'autre comme rapport de relation. N'est-ce pas pénible de répandre autour de soi un affreux parfum, de voir les gens s'éloigner, fuir. Beaucoup ne se doutent pas de cet inconvénient et se croient antipathiques, alors qu'ils sont simplement nauséeux et pourraient se guérir par un peu de soins.

Donc, après le repas, une ablution d'eau bouillie, additionnée d'une eau dentifrice antiseptique quelconque, ou, si l'on n'a pas le moyen de se procurer ces essences ordinairement très chères, on peut prendre simplement un peu d'alcool dans une décoction d'eau de menthe. Il faut employer l'eau tiède, le changement brusque de la température buccale pouvent amener le fendillement de l'émail. Il ne faut boire ni trop chaud ni trop froid, ne pas mordre dans les fruits durs, telles les poires et les pommes, parce que cela déchause les dents ; ne pas couper le fil ; ne pas casser les noisettes avec les dents ; ne pas marcher la bouche entr'ouverte, et, le soir, bien brosser les dents avant de se coucher — car c'est la nuit surtout qu'elles se gâtent — les frotter dans tous les sens avec une bonne brosse.

On ne doit pas non plus chercher à avoir

les dents trop blanches parce que cette couleur ne s'obtient qu'à l'aide d'acides, la coucitrine est la plus résistante.

Un bon moyen de blanchir ses dents sans danger est de les frotter avec un peu de fleur de suie. Un autre moyen de détruire « l'agacement » des dents qui survient souvent à la suite de certains aliments, est de mettre dans la bouche quelques grains de sel gris. Dans une rage de dents si l'on n'a rien sous la main et qu'on se trouve éloigné de tout secours, on peut avoir recours à une panacée souvent employée dans les campagnes avec un succès certain. Il faut faire cuire sous la cendre trois gousses d'ail, en mettre une sur la dent et les deux autres dans les oreilles... maintenant le parfum est très atténué par la cuisson.

En dernier lieu, chères lectrices, je vous dirai : Conservez vos dents, mais n'en gardez une contre personne.

RENEÉ D'ANJOU.

Soins à donner aux animaux domestiques

PENDANT LA SAISON D'AUTOMNE

La saison d'automne est la plus pernicieuse de toutes les saisons pour les animaux. C'est pendant cette partie de l'année que se déclarent le plus grand nombre de maladies. En effet, c'est le temps où la température éprouve les plus grandes variations dans la même journée ; en aucun autre moment il n'y a autant de vapeurs pompées et rendues à la terre. Sur la fin de la saison, l'humidité devient froide, ce qui constitue le plus insalubre de tous les états atmosphériques. Il est évident que, sous cette influence, ce sont les affections catarrhales, les fièvres muqueuses, les hydropisies, les cachexies, qui se remarquent de plus. C'est aussi la saison où les solipèdes sont le plus exposés à la morve, au farcin, à ce qu'on nomme *eaux aux jambes*, ou crapaud. Chez les bêtes bovines et les moutons, la pourriture apparaît plus fréquemment qu'en tout autre temps. Chez le chien, ce sont la gale, les dartres et le scorbut qu'on remarque plus particulièrement. Les hygiénisies ont, en outre constaté que l'automne est l'époque où se forment, se reproduisent, se propagent le plus grand nombre d'épizooties, et où le caractère contagieux a le plus d'activité, tandis que les individus qui sont menacés ont le moins de force de résistance. Dans tous les cas, les travaux de la campagne sont toujours fort grands pendant cette saison, et les animaux généralement débilités, surtout après un été excessivement chaud.

En présence de cette situation, quels sont les soins qu'il convient d'octroyer aux animaux pour les soustraire le plus possible à toutes ces influences insalubres ? Il faut, dit M. Groguier, donner des aliments toujours toniques, ne pas donner trop de travail, maintenir l'excrétion cutanée, préserver, autant que possible, de brusques variations atmosphériques, tenir l'étable le plus qu'on peut, éloignée des foyers d'infection. A propos de variations atmosphériques, il est peut-être bon de mentionner ici le travail publié par M. Oger, vétérinaire français, et dans lequel il prétend que l'aération permanente est plus avantageuse que le système d'aération habituelle. Mais avant, pensons-nous, il convient d'établir la distinction qui existe entre ces deux aérations pour bien juger de la question :

L'*aération habituelle* consiste généralement à laisser ouvertes croisées et portes en été ; en hiver, lorsque la température est basse, on fait fermer les ouvertures placées en regard des portes et une fenêtre sur deux ou trois ; mais quel que soit l'abaissement de la température, les croisées ne sont jamais complètement fermées. En hiver, toutefois, les chevaux sont toujours munis de leur couverture.

L'*aération permanente*, qui est préconisée par M. Oger, consiste à laisser, quel que soit l'abaissement de la température, les portes et les croisées ouvertes. Il n'y a d'exception que dans les deux cas qui suivent : 1° lorsque deux portes, l'une située au midi, l'autre au nord, se correspondent directement ; 2° lorsque les chevaux rentrent du travail ou des promenades. Dans le premier cas, on ferme la porte du nord seulement ; dans le deuxième cas, toutes les ouvertures seront fermées pendant une heure et demie ou deux heures.

Des expériences ont été faites dans quatre régiments différents, et il en est résulté que l'aération permanente, telle que la propose M. Oger, est préférable à la ventilation ordinaire. Nous attirons donc vivement l'attention des cultivateurs sur ce nouveau mode d'aérer les écuries... Voilà pour le renouvellement d'air des locaux habités par les animaux.

Il y a ensuite des précautions à prendre quand on fait passer un animal d'un lieu dans un autre, surtout pendant la saison d'automne. En effet nous avons déjà fait remarquer que c'est l'époque de l'année où la température extérieure est la plus variable. C'est à la sortie des écuries chaudes que les animaux sont le plus sujets à subir les effets funestes des changements de milieu. Le moyen le plus économique et le plus expéditif qu'on puisse employer dans cette circonstance, c'est le bouchonnement opéré quelque temps avant le départ pour le travail. Cette opération excite la surface cutanée, provoque en quelque sorte une réaction bienfaisante qui rend les animaux moins sensibles à l'action de l'air froid. La rentrée des animaux à l'écurie peut se faire sans précaution aucune, quand on a soin de supprimer les courants d'air qui peuvent exister. Et ce, par le fait que le déplacement dans un milieu où la température est élevée ne peut occasionner aucun accident sérieux. Dans tous les cas, un bouchonnement serait aussi fort recommandable.

Convient-il de faire passer par l'abreuvoir les animaux qui reviennent du travail, comme il est généralement dans les habitudes ? Evidemment non ; car ce système de nettoyage expose les sujets à des refroidisssements subits qui peuvent amener des affections catarrhales, et surtout en cette saison d'automne où les animaux sont plus prédisposés à ces maladies qu'en tout autre temps. Il est préférable de laver les cheveaux à l'écurie ou sous un hangar, à l'aide d'un bouchon de paille ou d'une éponge, en ayant soin de bien essuyer la peau après le mouillage.

Nous avons déjà dit qu'il convenait pendant cette saison de donner aux animaux une alimention excitante. Cette obligation trouve sa raison d'être dans les faits suivants : les forces musculaires ont diminué ; les travaux de la campagne sont toujours fort grands : les vicissitudes de cette saison sont très débilitantes ; les brouillards et la rosée abondent... L'excitation alimentaire favorise la digestion ; aussi l'assimilation des matières alibiles s'opère-t-elle plus facilement ; la réparation des forces musculaires se fait donc mieux, les fonctions digestives s'accomplissent plus rapidement, la débilité occasionnée par les variations atmosphériques n'est plus sensible, et l'action nuisible des brouillards et de la rosée est neutralisée.

A quels excitants peut-on recourir dans cette circonstance ? Le meilleur, à notre point de vue, est une alimentation de premier choix, de première qualité ; car rien n'excite l'appétit des animaux comme une nourriture succulente, appétissante. Cependant, au besoin, un peu de sel brut (chlorure de sodium impur) ne nuit jamais ; au contraire, on corrige souvent, à l'aide de cette préparation, quelques mauvais goûts qui imprègnent les aliments tant soit peu avariés. Des semences d'anis peuvent aussi remplir la même indication, mais chez les ruminants seulement. D'autres substances encore peuvent être utilisées. Les conditions dans lesquelles on se trouvera décideront du choix. Dans tous les cas, la préférence sera toujours accordée à la substance qui coûtera le moins cher.

Un point important à discuter ici est celui de savoir quelle quantité d'aliments il conviendra de donner aux animaux. Souvent des cultivateurs inintelligents donnent si parcimonieusement la ration, que leurs bêtes perdent tout à fait leur valeur marchande pendant cette partie de l'année. Ils partent de cette idée fausse qu'on ne doit pas gaspiller les fourrages, dans la crainte éventuelle d'une mauvaise récolte l'année suivante. C'est, à coup sûr, le plus mauvais calcul qu'on puisse imaginer.

D'abord, tout animal doit manger pour réparer les transformations incessantes que subit la matière qui compose les organes. Cette réparation est nécessaire, sous peine d'extinction de la vie. C'est ce qu'on appelle la ration d'entretien. Avec cette seule alimentation, les animaux ne peuvent pas donner de bénéfices. Ils sont alors une charge onéreuse pour le propriétaire. Mais on n'exige pas seulement des animaux qu'ils vivent, on leur demande encore qu'ils fournissent du travail, qu'ils donnent des produits. A cette fin, un supplément de nourriture est donc nécessaire. Ce supplément est ce qu'on appelle la ration de production. Outre la quantité d'aliments utiles au maintien de l'existence, il faut donc encore une quantité supplémentaire pour bénéficier. C'est cette quantité que les cultivateurs inintelligents refusent souvent en automne. Et qu'en advient-il ? C'est que, sous prétexte d'économie, ils méservent leurs intérêts de la plus étrange sorte. Car un cheval qui n'a, comme nourriture, que sa ration d'entretien, ne peut fournir du travail sans réduire les matériaux utiles à son existence, et si ce mode d'alimentation dure quelque peu, dans les conditions supposées, l'animal ne tarde pas à mourir d'inanition. Une vache qui se trouve dans la même situation alimentaire ne donne point de lait. La femelle en état de gestation ne peut nourrir le jeune être qu'elle porte dans ses flancs ; l'avortement en est la conséquence. Bref, tout est perte. Eh bien, croirait-on que ce mode vicieux d'entretien existe encore chez nous, et surtout pendant la saison automnale, époque de l'année où les animaux ont, peut-être, le plus besoin d'alimentation nourrissante et copieuse ? Nous ne saurions donc, dans l'intérêt des cultivateurs, trop nous élever, contre ce système pernicieux qui apporte la